L'historien publie une version littéraire et engagée de son livre sur le clown de la Belle Epoque Rafael Padilla, dit « Chocolat », qui sera prochainement incarné par Omar Sy dans un film de Roschdy Zem

Gérard Noiriel : « Réhabiliter Chocolat, figure noire populaire »

Chocolat posant pour une carte postale, 1905.
COLLECTION IM/KHARBINE-TAPABOR

James Thierrée (Footit), et Omar Sy (Chocolat), dans « Chocolat », de Roschdy Zem.
JULIAN TORRES

PROPOS RECUEILLIS PAR **ESTHER ATTIAS**

Chocolat. La véritable histoire d'un homme sans nom, prolongement et aboutissement d'un ouvrage universitaire publié en 2012 (*Chocolat, clown nègre. L'histoire oubliée du premier artiste noir de la scène française,* Bayard), raconte l'enquête de Gérard Noiriel sur les traces du clown Chocolat (1868-1917), figure centrale du spectacle à la Belle Epoque. Couronnée par le film du même nom de Roschdy Zem, avec Omar Sy dans le rôle-titre (en salles le 3 février), l'histoire de Chocolat est en passe de sortir de l'oubli. Entretien avec un chercheur qui défend une autre écriture de l'histoire.

Dans votre livre, vous mettez en scène votre démarche à la manière d'un détective, vous introduisez des dialogues fictifs entre les personnages, des lettres que vous écrivez à Rafael Padilla, dit « Chocolat »... Quel rapport gardez-vous à l'histoire comme discipline et comme méthode ?

Dans un ouvrage précédent, *Sur la « crise » de l'histoire* (Belin, 1996), j'évoque déjà mon rapport entre histoire et littérature. Ma spécificité est de distinguer l'histoire-science, réservée à des spécialistes, et l'histoire-mémoire, qui s'adresse à des publics plus larges. Mon premier livre, centré sur les représentations du « clown nègre », relevait de l'histoire-science et m'a laissé un goût d'inachevé. Le second utilise des techniques empruntées à la littérature, au théâtre, et relève de l'histoire-mémoire. Pourquoi ? Politiquement, nous sommes dans un contexte tellement difficile, de division, de stigmatisation, qu'il nous faut de nouveaux moyens, non pas pour produire, mais pour transmettre l'histoire à un plus grand public. Lorsque j'ai commencé ma carrière, j'espérais lutter et contribuer à l'émancipation des opprimés... Aujourd'hui, je me dis que j'ai au moins contribué à ce qu'un homme comme Chocolat soit un peu moins ignoré qu'avant.

Quel est l'enjeu principal de votre livre et du film de Roschdy Zem ?

Ces deux projets ont pour but de créer un héros. Je le revendique. Je sors de l'objectivité de l'historien pour prendre une casquette de militant intellectuel : les héros français officiels s'appellent Jeanne d'Arc, Napoléon... Notre mémoire collective a refoulé le souvenir de Chocolat, figure noire populaire, alors même qu'il a connu un grand succès de son vivant. Cet oubli est une forme de violence symbolique. Le livre et le film sont deux façons différentes de réparer cette injustice en réhabilitant sa mémoire.

Vous évoquez une violence symbolique : pourtant, la violence physique contre Chocolat est bien présente... Cette violence fait-elle du corps de l'esclave noir un objet pour mieux le soumettre ?

A la Belle Epoque, en France, la violence physique à l'égard des Noirs est assez rare. Nous ne sommes pas dans une situation comparable à celle des Etats-Unis. Pour les grands journaux populaires, les sauvages, ce sont les Yankees ! Chocolat a bel et bien souffert « dans son corps » dès son arrivée en Europe. Les paysannes du village basque où il a d'abord vécu tentent de le « blanchir » en le frottant avec une brosse à cheval ! Au début de sa carrière, il est le souffre-douleur du clown blanc. Mais, contrairement à ce qui a souvent été écrit, on ne peut pas l'envisager uniquement comme un corps malmené par ses maîtres et les différents clowns blancs avec qui il travailla. Il suffit de regarder les sketches des frères Lumière pour constater que s'il reçoit des gifles, il en donne aussi.

Au début du XXe siècle, l'arrivée à Paris de sportifs afro-américains fuyant la ségrégation semble marquer une rupture dans la représentation des Noirs...

On note une évolution des stéréotypes dominants. C'est le moment où naît l'image de l'homme noir sexuel, alors qu'auparavant, le stéréotype dominant que Chocolat incarne est celui du « nègre rigolo ». L'élaboration de ce cliché repose sur l'apparence physique, et en même temps, l'apparence est aussi un vecteur de popularité puisque Chocolat connaît la gloire grâce à son jeu de scène. Tous les stéréotypes sur les Noirs puisent dans ces deux catégories d'étrangeté : la gestuelle (« Bamboula ») et la couleur (« Chocolat »).

En dépit du poids des préjugés, Chocolat connaît une carrière de premier ordre : vedette du Nouveau Cirque, il sera applaudi par le Tout-Paris pendant vingt ans...

Les auteurs antiracistes qui ont parlé de Chocolat ont surtout insisté sur les violences dont il a été l'objet et tendent à occulter son succès. Dans *Le Figaro,* premier journal culturel de l'époque, Chocolat est encensé sans relents racistes. La question noire ne se pose pas encore dans la France du XIXe siècle. A cette époque, le véritable racisme est l'antisémitisme. Dans l'Hexagone, la haine à l'encontre des Noirs naîtra avec la première guerre mondiale et le début des révoltes contre l'empire colonial. Il s'agit alors plutôt de paternalisme. C'est la différence principale entre la France et les Etats-Unis. Aux Etats-Unis, la question raciale devient très tôt l'enjeu des conflits politiques. Paradoxalement, ces tensions permettent la création d'une élite noire, avec Booker Washington, William Du Bois, Scott Joplin... En France, c'est beaucoup plus tardif.

Néanmoins, comme le rappelle Ta-Nehisi Coates dans « Une colère noire » (lire page une et 2), la France s'est bâtie grâce à ses esclaves noirs...

Certes, mais ce fait historique ne suffit pas à créer une identité noire. Au XIXe siècle, en France métropolitaine, il y a une forte conscience de classe, mais il n'y a pas de communauté noire à proprement parler. Par exemple, on ne retrouve pas de solidarité ni de processus d'identification entre Chocolat, un prolétaire immigré, et les intellectuels noirs à Paris : l'intellectuel haïtien Bénito Sylvain écrit dans *La Fraternité*, l'hebdomadaire qu'il a fondé, sans jamais citer Chocolat. Pour ces hommes de lettres, le cirque est soit trop aristocratique, soit trop populaire, et Sylvain n'apprécie pas que Chocolat puisse gagner sa vie en faisant rire les Blancs. Mais contrairement à ce qu'on voudrait croire, Chocolat n'est pas aliéné pour autant. A sa manière, il dessert l'étau des stéréotypes.

Pourquoi établir un lien entre les « minstrels » américains et Chocolat ?

Personne n'en parle dans l'historiographie française, mais je prétends qu'une partie de la culture populaire, notamment la musique et les chansons de cabarets, vient des *minstrels*. A l'époque, le mot « minstrel » faisait partie des cinquante mots anglais les plus connus des Français. L'occultation dont Chocolat a fait les frais s'étend plus largement à l'apport de la culture afro-américaine. On dit que Joséphine Baker a introduit l'art nègre et le jazz en France, mais celui qui a véritablement fait figure de pionnier, vingt ans plus tôt, c'est Chocolat.

Que vous a appris l'expérience inattendue de ce film grand public ? Qu'est-ce qu'un tel film dit de l'histoire des minorités ?

Le film n'est pas encore sorti, ne tirons pas de conclusions hâtives ! En amont, l'élaboration du scénario a alimenté ma compréhension du métier d'acteur, ce qui m'a été utile pour esquisser la personnalité de Chocolat. Intellectuellement et scientifiquement, je n'ai renoncé à rien. Le producteur est venu vers moi de lui-même. Je crois à une éducation populaire et son projet m'a immédiatement enthousiasmé. Omar Sy et Roschdy Zem, eux, ont souhaité porter ce film parce qu'ils se reconnaissaient en Chocolat. En abordant l'histoire d'un tel personnage, on peut implicitement s'exprimer sur la condition des immigrés aujourd'hui et proposer autre chose que de la peur. ■

Un artiste magnifiquement présent

SI *CHOCOLAT. La véritable histoire d'un homme sans nom* a pu voir le jour, c'est parce que Gérard Noiriel a bénéficié d'une triple liberté. Auteur d'un ouvrage savant sur le clown Chocolat en 2012, il ne devait plus de comptes à l'université et à son style austère. Certain de la sortie d'un film grand public, il pouvait s'essayer sans crainte à l'expérience d'une écriture plus populaire. Et avec la création d'un site Internet (www.clown-chocolat.com,), où une plate-forme participative ferait vivre la recherche sur Chocolat et son compère Footit au-delà du mot « fin », Gérard Noiriel s'est autorisé l'exploration d'une nouvelle forme historique attachée à la mémoire autant qu'aux faits.

Dans ce récit foisonnant et extrêmement bien documenté, le lecteur suit l'itinéraire du chercheur, qui expose ses scrupules, ses découvertes, dans la reconstitution – et l'imagination – de la vie de l'auguste Rafael Padilla, dit Chocolat (1868-1917). L'entreprise est périlleuse. Il faut déjouer les pièges des sources premières : écrits de journalistes, faux Mémoires de Footit et de Chocolat rédigés pour les ridiculiser, représentations simiesques par Toulouse-Lautrec... Il faut aussi savoir y lire, en filigrane, les indices d'un Chocolat qui ne serait pas simplement *« battu et toujours content »,* mais bien libre ! Comédien de talent, mime encensé par la critique et le public, premier clown thérapeute en France, Rafael Padilla connut un destin unique, que son absence d'état civil contribua à faire disparaître de notre mémoire collective et que Noiriel rend de nouveau glorieusement présent. ■ E. AT.

CHOCOLAT. LA VÉRITABLE HISTOIRE D'UN HOMME SANS NOM,
de Gérard Noiriel,
Bayard, 534 p., 19,90 €.